

Geneviève Gautier

# Sous l'aile du destin



Déjà publié :

Cantique du brin d'herbe au vent, éditions An Amzer  
Haïe, La Bartavelle éditeur

EXTRAIT

## **Première partie**

### **Une jeune fille de la belle époque**

EXTRAIT



# Chapitre I

## Le problème de l'existence

Le château était impressionnant, réellement féodal. Quatre tours pointues s'intégraient à sa façade épaisse. Il surplombait un à-pic et dominait de très haut la bourgade dont les toits de tuiles brunies se distinguaient entre les feuillages.

C'était une austère place forte, sans aucune des fioritures de la Renaissance.

Voilà donc ma demeure, songea Véronique. Elle est noble, gigantesque, certes !

En se dirigeant vers le portail, elle jeta un dernier coup d'œil autour d'elle : une masse de nuages gris dérivait dans le vent de l'automne où tournoyaient quelques corbeaux. La jeune femme essaya de chasser l'image lugubre d'une prison qui lui venait à l'esprit et qu'elle croyait voir barrer son chemin et sa destinée.

Elle avait dix-huit ans et l'homme qui marchait à ses côtés en accusait quarante-deux. De belle taille, athlétique, grâce à la chasse à courre, la chevelure d'une ardente couleur d'un blond roux, il était doué

de force, don qu'une femme admire ; il pourrait être son défenseur.

Maintenant que leur mariage venait d'être célébré, comment allait-il se comporter ? Elle ne l'aimait pas. Et pourtant, son avenir semblait irrémédiablement déterminé. Et lui, qu'éprouvait-il ? Elle devinait qu'elle serait dirigée avec une poigne de fer. Or, elle haïssait la tyrannie.

Dans le visage encore parfaitement mince et hâlé de l'époux, les yeux gris paraissaient froids. Ses mains faisaient presque peur, elles étaient si larges et garnies de disgracieux poils roux.

Depuis longtemps il l'avait remarquée lorsqu'elle allait nager dans l'étang qui reflétait les arbres de la forêt de chênes, puis s'étendait sur l'herbe de la berge – et, d'autres fois, au temple, ces matins-là, gantée de suédine et chapeauté de paille blonde, alors qu'elle méditait en penchant légèrement sa tête bouclée.

Véronique n'avait plus que sa mère. Celle-ci devenue veuve très tôt, perdait peu à peu ses biens, sa fortune.

Et maintenant, toutes les deux habitaient une maison seigneuriale délabrée, située non loin du château ; il aurait fallu des millions pour la remettre en état, des millions qu'elles ne possédaient plus.

Le porche classique soutenu par des colonnes corinthiennes était large et imposant, mais la porte massive aux gonds rouillés aurait dû être repeinte et réparée. Les dallages en damier noir et blanc du hall étaient disjoints. Sur la droite s'ouvrait un vaste salon où, autrefois, l'on dansait. Il était orné de deux superbes miroirs de Venise se faisant face, aux encadrements sculptés et dorés à la feuille. De

nombreux fauteuils Louis XVI garnis de tapisseries au petit point, représentant bergers et guirlandes de roses, se trouvaient simplement repoussés les uns contre les autres, occupant les deux tiers de la place. Il y avait longtemps que l'on n'entretenait plus le plancher couvert d'une épaisse couche de crasse qui dissimulait les diverses teintes des bois précieux. De cette salle de bal sans emploi, fermées demeuraient les persiennes, et tirés les rideaux ivoire aux longues franges effilochées.

La mère et la fille ne pouvaient plus que se cantonner dans quelques pièces : un ancien petit salon qui servait de bureau, deux chambres, une grande cuisine promue au rang de salle à manger.

Rien de plus triste que la grandeur et la beauté quand elles sont livrées à la déchéance, à cette pauvreté qui contrastait cruellement avec les richesses d'antan.

Dans le bureau, pendait du plafond un fil électrique sale, rendez-vous des mouches autour de l'abat-jour métallique, dont l'ampoule constituait le seul éclairage de la pièce. Le meuble banal où Madame du Carroir faisait ses comptes jurait avec les fauteuils Louis XIII aux dossiers élevés, comme avec les portraits des ancêtres guindés qui, dans leurs armures et leurs collerettes, contemplaient de haut cette désolation.

Et que dire du manque de confort moderne, voire d'hygiène, dont l'absence se faisait remarquer.

De son côté, dans son château féodal voisin de leur propre demeure, le comte Robert de Rochefort savait tout cela. Depuis plusieurs années, il avait attendu presque inconsciemment, tout en lui jetant parfois un coup d'œil, que grandisse Véronique. En même

temps, il avait conservé la vague idée de l'épouser plus tard.

Né sous le signe des poissons, deux tendances opposées se disputaient son âme. Son physique robuste, son inépuisable vitalité l'entraînaient parfois à des excès. Il menait une vie libre, sportive et dénuée de préjugés. Souvent, il agissait en réaction contre l'éducation austère qu'il avait reçue. Ayant été élevé dans la religion protestante, il avait fait partie de la masse des indifférents et bien des gens le trouvaient sympathique.

Cependant, vers la quarantaine, à quelques mois d'intervalle, le sort avait frappé deux fois, lui enlevant ses parents dont il avait fermé les yeux dans sa demeure ancestrale. Un tel choc avait produit un revirement dans son caractère. Les seules affections solides de son cœur avaient été arrachées. En homme qui n'a jamais été malade, il eut peur de la solitude, au cas où il perdrait la santé. La tristesse l'abattit quelque temps. Il se rendit compte qu'il avait mené une existence superficielle et chercha confusément un appui stable et sûr.

Le souvenir des principes religieux qui lui avaient été inculqués, lui revint alors. Du temps de son enfance, son père prenait tout au sérieux, Calvin était passé par là.

Dès lors, le comte retourna au temple. On le vit, les yeux clos, plongé dans un profond recueillement. Quel changement ! Il n'était plus le joyeux compagnon, solide buveur, valseur infatigable, ardent cavalier, un homme au langage souvent peu académique. Au lieu de passer ses journées à la pêche ou à la chasse, avec quelques gars du pays, il s'enfermait dans sa bibliothèque aux murs tapissés de livres. Il choisissait

alors les classiques les plus sérieux : Platon, Roger Bacon, Corneille et, plus grave encore, Montesquieu ! Enfin, le soir, il retrouvait : la Bible dont il avait héritée de sa mère. C'était un sincère retour à la religion qu'il désirait pratiquer avec rigueur.

Puis, l'idée lui vint que les longs couloirs et les salles désertes du château pourraient être animés par des jeux et des rires d'enfants...

La présence de Véronique au temple l'intéressait de plus en plus. Avait-il réellement les yeux clos, ou lançait-il vers elle des regards en coulisse, sous ses paupières à demi baissées ? Toujours est-il que son « idée vague » se précisait. A la fin de sa période de deuil, il rendit régulièrement visite à madame du Carroir. Il se contentait d'apporter à chaque fois des fleurs, puis de faire une petite conversation sur le bord d'un fauteuil. La baronne, enchantée, se rengorgeait et s'empressait d'appeler sa fille.

Celle-ci, pâle, les lèvres serrées, écoutait sans rien dire et ne répondait aux questions que par monosyllabes.

Elle devinait ce qui se passait. Elle savait que sa mère subodorait une « affaire », c'est-à-dire, un beau mariage pour elle. Après ces visites, elle se retirait au fond du jardin pour réfléchir à son avenir. A quoi serait-elle réduite, si la situation ne changeait pas ? Sa mère se voyait obligée de vendre pour vivre, ses derniers lopins de terre. De son côté, l'idée d'une carrière ne l'avait jamais effleurée. D'ailleurs, en dehors de connaissances succinctes, elle n'avait appris qu'un peu de piano, de la couture... et la confection des confitures ! Le mariage lui semblait l'aboutissement normal de son éducation. Sinon, qu'advient-il ? Elles seraient tôt ou tard contraintes

à la vente de leur maison et sûrement dans de mauvaises conditions, à cause du triste état du bâtiment et parce qu'elles étaient deux femmes seules. Exilées alors quelque part en famille, elles deviendraient les parentes pauvres, logées par charité. Rien ne serait pire qu'un tel sort, pensait Véronique, car elle avait, cachés au fond de son être, de l'audace et un désir d'indépendance, sous une réputation de douceur et de timidité.

– Allez donc vous promener tous les deux dans le parc, suggéra un soir la baronne. La nuit descend, elle va être si belle... (le coup du clair de lune, se disait-elle, rien de plus favorable à une demande en mariage...).

– Je ne veux pas, dit Véronique maussade.

– Pourquoi donc ?

– Cela m'ennuie, c'est tout.

Elle avait surpris dans les yeux du comte une lueur fugitive qui lui avait fait peur. Cependant, même si la pensée d'une fatalité l'emplissait de tristesse, elle se crue emportée par une force irrémédiable. Alors à quoi bon lutter ?

C'était la première fois qu'une entrevue avec Robert allait se passer loin de la surveillance maternelle.

Lorsqu'ils furent dehors, il ne s'agissait pas seulement d'admirer les étoiles.

– Vous a-t-on jamais dit que vous êtes jolie ? Que votre visage est parfait ?

Ils s'étaient enfoncés dans un petit bosquet, entouré de buissons sauvages, le comte attira Véronique vers lui et l'enlaça. Elle sentit la jambe de l'homme s'appuyer contre la sienne depuis le talon

jusqu'à la hanche, et avant de se remettre d'un certain étonnement, à cause de cette nouveauté, la main du comte se glissait à l'intérieur de son corsage ;

– Que d'épaisseurs là dedans ! s'écria-t-il, impatienté.

Où se cachait le jeune sein ? Chandail, corsage, corset, combinaison, lainage fin, quoi encore ? Chemise de jour, enfin, il allait atteindre le contact désiré... Sa main s'impatientait et Véronique furieuse, le repoussa. Elle était vexée qu'il critiquât sa façon de s'habiller et choquée par son impatience.

– Allons, allons belle pouliche, laissez-vous aller, tout votre corps le désire...

– Ce n'est pas vrai, laissez-moi tranquille !

– Ah, je comprends, il vous faudrait des niaiseries et des sucreries, un billet doux en vers de mirliton ? Est-ce que je me trompe ? dis-moi Véronique. Tu sais bien que tu vas m'épouser, il n'y a pas à te cacher, tâche de te conduire en adulte et non en petite fille !

– Pardon, je n'ai pas dit oui, et d'ailleurs vous ne m'avez pas demandé en mariage.

– Il faudrait une demande officielle sur papier timbré en trois exemplaires, peut-être ? C'est ce que l'on ne dit pas qui compte...

– Et bien moi, je le dis, je vous dis, fichez-moi la paix, rien n'est décidé !

– Oh mais si ! Et tu le sais bien.

A nouveau, il s'approcha d'elle. Et lui fit une caresse.

– Vous avez la cuisse longue, une cuisse de cavalière...

– Vous ne pensez donc qu'à mon corps, s'écria-t-elle, révoltée.

– N'est-ce pas ce qui compte dans le mariage ? Même si tu l'ignores encore.

Cet homme se croyait le maître et voulait déjà profiter de ses droits de propriétaire. Mais pas un mot d'amour... et les sentiments ?

– Ramenez-moi immédiatement à la maison, elle tapa du pied de colère.

Le prétendant à ces mots, éclata de rire.

– Tu retournes chez maman ? Soit, vos désirs sont des ordres, pour le moment du moins, prenez mon bras sans crainte...

Madame du Carroir qui avait guetté leur retour, espérait lire sur leurs visages. Le futur gendre avait l'air ravi et Véronique souriait. C'était plutôt de soulagement, ce que la baronne ne comprit pas.

Quelques jours passèrent. La jeune fille ne faisait aucun effort de coquetterie et sa mère le lui reprochait.

– A quoi bon, disait-elle, d'ailleurs, m'aime-t-il ?

– La preuve : il ne te recherche pas pour ton argent puisque tu n'en as pas.

– Pourquoi donc, alors ?

– L'amour... rétorqua la baronne avec un air d'extase.

– Ma pauvre maman... mon minois lui plaît, il veut m'acheter...

– Fi ! Chasse bien vite de telles pensées !

Mais, Véronique savait que sa mère était une incorrigible sentimentale.

– Pas d'idées noires à ton âge. C'est faire injure à ton fiancé !

– L'est-il vraiment ?

– Comment ne t'aimerait-il pas ? Tu es si jolie ? Fais un effort, tiens, mets ce collier et coiffe-toi. Il va arriver.

– S'il m'aime comme vous le dites, il devra bien s'habituer à me voir mal coiffée.

– Tu es incorrigible, soupirait la baronne.

Jamais, pensait de son côté Véronique, la question de mon bonheur, ni même celle de notre couple futur, n'a été posée. Nous devons profiter d'une occasion, c'est tout. La seule chose qui compte, c'est l'argent. Si encore ma mère l'avouait carrément ! Mais non, il lui faut le prétexte des grands sentiments. Cela devient presque de l'hypocrisie. On nous a toujours bourré le crâne à nous, les femmes, et depuis des siècles. Nous sommes faibles, sans génie, peu douées en sciences et destinées à obéir, à n'exister que pour le mari et les enfants. Il nous serait impossible de naviguer seules, dans la vie, sinon il nous reste à choisir entre trois solutions : femme mariée, bonne sœur ou putain ! Pour moi, surtout pas religieuse ! Mais je sais bien qu'il est inutile que j'exprime à voix haute mes opinions, puisqu'elles ne comptent pas ! Je suis condamnée au silence. Ma mère accepte la comédie traditionnelle que l'on joue et prend son rôle au sérieux. Et moi-même, je crois bien que je suis influencée par le portrait de convention qui a été tracé par les hommes : étant une femme me voici tête légère, distraite jusqu'à l'ignorance, ignorante jusqu'à la bêtise, l'esprit ne me viendra que par... le mariage, en attendant, je suis coquette et volage ! Et pourtant il me faut vivre, et vivre pour une personne du sexe faible, ne serait-ce pas subir ?

Lorsque le comte fit enfin sa demande, ce fut en quelques mots et sans efforts d'éloquence. Il n'y avait plus eu de tête à tête amoureux depuis la scène nocturne du parc. Toutes les autres entrevues s'étaient déroulées en présence de la baronne, qui se répandit en petits gloussements de joie.

– Ce n'est pas moi qui dois répondre, c'est ma fille qu'il faut consulter.... je n'irai jamais contre ses sentiments.

Elle ne court aucun risque, pensa Véronique. Mais ce fut un élan de cette audace insoupçonnée par les autres et jusqu'à un certain point, par elle-même, qui lui fit répondre : j'accepte !

En agissant ainsi, elle sauvegardait son avenir et celui de sa mère dont elle commençait à sentir la charge. Mais elle avait répondu en se redressant et en affectant la froideur. Pourquoi, au juste ? Sans doute pour s'affirmer, comme si elle le prenait de haut telle une princesse. Puis, en levant les yeux, elle observa avec intensité le visage de Robert. Il était beau. Pourquoi ne se mettrait-elle pas à l'aimer ? Son attirance pour lui se mêlait à une certaine frayeur !

Avec un sourire béat de satisfaction, le comte s'approcha d'elle et effleura ses lèvres d'un baiser. Ce fut tout. Puis se retournant vers madame du Carroir, il demanda que le mariage soit célébré le plus tôt possible.

La vieille maison fut rajeunie et repeinte en partie, le salon nettoyé à fond, mais au grand regret de Véronique, il n'y eut pas de bal ! Et maintenant ayant dit adieu au passé, à la demeure de son enfance, Véronique allait entrer dans son château !

Le portail de pierres noircies était encadré par deux piliers. La gigantesque porte en bois de cèdre était ornée d'une tête de lion gueule ouverte, emblème de la famille. On eu dit qu'il avait été choisi de tous temps, à cause d'une certaine ressemblance entre le roi des animaux et le châtelain de l'heure, caractérisé par sa force, sa superbe et sa crinière rousse. Sous le porche, la vue donnait sur la cour rectangulaire où se déroula tout de suite la traditionnelle présentation des domestiques. Adèle, la femme de chambre, vêtue d'une stricte robe noire et d'un petit tablier blanc, eut un sourire charmant sous sa coiffe amidonnée. Par contre, la gouvernante qui régentsait tout le monde, garda un air guindé. C'était une femme d'une cinquantaine d'années, grande et robuste, les cheveux poivre et sel, coiffés en bandeaux ; elle portait une longue robe grise et un fichu noir sur les épaules et, signe de son pouvoir, un énorme trousseau de clés à la ceinture.

– C'est mademoiselle Dupré qui est notre excellente économe, dit Robert. Quant au chef, cuisinier émérite, nous le verrons tout à l'heure, il s'active encore à ses fourneaux.

Avec cet inconnu, son mari, qu'elle n'avait pas encore l'habitude d'appeler ainsi, et dont la simple présence l'intimidait, Véronique traversait, salon après salon, une véritable enfilade. Elle remarqua que tout était en ordre et d'une propreté impeccable, mais il manquait une touche d'élégance féminine. Davantage de luminosité, des fleurs en profusion et la modernité.

Au rez-de-chaussée, une immense salle d'armes était située sous le salon Louis XIV. Cette pièce immense comportait une vaste cheminée sculptée entourée de trophées de chasse et une biche grandeur

nature se tenait debout près de l'âtre, souvenir de sa vie de liberté ! Je n'aime pas ce décor avec ses animaux morts, pensa Véronique. Jamais, je ne pourrai m'y habituer, pas plus qu'à la chasse, que je déteste. Et même ce tapis rouge, sur lequel je marche me fait penser à du sang...

Il fallut remonter au grand salon et le comte ouvrit une porte. C'était enfin la salle à manger, imposante comme le reste. Les lambris de chêne parurent trop foncés à Véronique, les fenêtres trop étroites entre les murs tellement épais. A l'aube du vingtième siècle, fallait-il en rester à l'architecture féodale ?

– N'avez-vous pas plutôt un petit salon intime pour nos dîners en tête-à-tête ?

– Ma foi non, ma chère... mais rien de plus simple, nous en ferons installer un à votre goût.

– Merci, mon ami.

Alors, il s'inclina et d'un air à demi railleur, il présenta son poing fermé à sa femme pour qu'elle y pose la main et il l'escorta jusqu'à sa place, tel un seigneur du Moyen Age.

Ce fut un dîner solennel, servi par Léon, le maître d'hôtel en gants blancs. Nappe damassée, vaisselle cerclée d'or, vin ambré dans leurs carafons de cristal, rien n'y manquait, pas même l'éclairage aux bougies.

Le comte mangeait bien, comme d'habitude. Mais Véronique pouvait à peine avaler le morceau de lièvre qui était dans son assiette, enrobé d'une riche sauce foncée. Elle songeait à la chambre nuptiale, où elle allait bientôt se retrouver avec lui.

Des fiançailles si courtes à la nuit de noces, il n'y avait pas eu de transitions. Il ne m'a même pas parlé d'amour, avait remarqué tristement Véronique. Cela

viendra plus tard, disait sa mère. Mais, la fiancée était restée déçue. Elle voyait en Robert un homme expéditif, qui réglait son mariage comme une affaire urgente, une partie de chasse, cette dernière comparaison, en lui traversant l'esprit, la fit frissonner !

– Avec ses camarades, par pudeur, Véronique n'avait jamais abordé la question des relations sexuelles, pas plus d'ailleurs qu'avec sa mère. Vivant à la campagne, elle avait observé les animaux et il lui semblait que l'acte d'amour faisait partie du cycle universel de la nature.

– A l'école, on avait blagué ; mais comment fait-on les enfants ? Est-ce par l'oreille ? Et dans le train, elle avait une fois surpris un dialogue entre deux voyageuses :

– Cela fait mal, disait l'une.

– Oh, plus qu'on ne le croit, répondait l'autre.

Quant à la baronne du Carroir, elle évitait le sujet, se bornant à prétendre qu'elle était « une femme froide », sans donner d'explications. Dans son enfance, Véronique s'était demandé ce que cela pouvait bien vouloir dire ! La phrase d'un jeune paysan lui revint en mémoire :

– Ah, les femmes aiment encore mieux ça que les hommes !

Pour bien des femmes, l'amour physique était donc agréable.

En y pensant, la jeune mariée se demandait quelle serait sa réaction.

Le dîner solennel, avait pris fin. Au cours du repas, ils n'avaient pas dit grand' chose.

La nouvelle maîtresse de maison donna le signal en se levant de table. Le comte repoussa brusquement sa chaise et redressa d'un coup sa haute silhouette massive, comme saisi d'une résolution subite. Puis, il lui prit le bras sans prononcer une parole. Elle chercha son regard, mais il baissa les yeux et tourna la tête. Cette attitude lui déplut, elle lui pardonna toutefois, en la mettant sur le compte de l'émotion.

Ils s'engagèrent dans un large escalier, au premier étage, le comte ouvrit une porte. Seule une veilleuse, antique lampe à huile éclairait la pièce. Véronique ne vit d'abord que le lit immense, presque carré, dont les rideaux paraissaient rigides dans leur épaisseur.

Un escabeau de bois servait de table de nuit. Sur l'escabeau, la bible : Puis elle aperçut au-dessus de ce chevet improvisé une tapisserie à fond pourpre qui représentait le Christ en croix et la Vierge à genoux. Une idée impertinente lui vint : quel assemblage pour une nuit de noces ! Quel contraste entre les débats amoureux et l'horreur de la Croix !

Les murs étaient, comme dans la salle à manger, couverts de panneaux de chêne jusqu'à mi-hauteur et ouvragés d'entrelacs gothiques.

Une étroite fenêtre à meneaux, sans rideaux. En dessous un coffre sculpté, genre Renaissance italienne, avec des têtes de satyres.

Son regard avait fait le tour de la pièce en enregistrant tout l'ensemble.

Il n'y avait pas une photo, pas un objet personnel à l'exception d'un poignard damasquiné, posé sur le coffre à côté de la boîte de cigares et de la volumineuse bible reliée en cuir et coins de métal.

– Vous regardez ma bible, ma chère, s'écria le comte. Lecture fort instructive !

Dans un éclat de rire, une bouffée de son ancien cynisme remonta en lui, provoqué par l'attitude figée de sa femme. Savez-vous, ma petite, qu'en Angleterre, on trouve le livre saint dans les chambres des hôtels chics ? Un soir, en l'ouvrant, j'ai lu sur la page de garde : si ce livre ne vous suffit pas, appelez tel numéro...

– Un numéro ?

– Hé oui, un numéro le téléphone d'une professionnelle, dont les charmes seraient capables d'égayer la soirée de n'importe quel mâle...

– Une putain ?

– Fi, le vilain mot dans la bouche d'une comtesse !

– Et vous, l'avez-vous utilisé, ce numéro ?

– Permettez-moi de ne rien vous répondre. Et apprenez votre leçon dès le premier soir du mariage : ne me posez plus jamais de questions, car votre mari n'aime pas cela et n'y répondra jamais !

– Et, par contre, le mari a le droit de questionner sa femme ?

– Bien sûr, votre mari en a le droit et même le devoir de tout connaître de vous, petite fille.

A ces mots, son impatience grandit. La bienséance aurait voulu qu'il se retire pour la laisser se changer, ou qu'il la conduise à la salle de bain, mais ce vieux château était étrangement primitif, c'était le cas du cabinet de toilette. Il y avait eu au Moyen Age, une salle d'étuves, mais elle avait été depuis longtemps abandonnée et transformée en débarras. Le Moyen Age avait-il été plus « moderne » que le 20<sup>e</sup> siècle ? Tandis que ces détails revenaient à l'esprit de Robert,

Véronique voulut saisir sa petite valise pour en sortir la chemise de nuit en soie. A ce moment, d'un geste rapide, Robert lui saisit le poignet.

– Laisse, dit-il. Sans ménagement, il lança son poignet en arrière.

– Mais enfin...

– Pas de mais, ouvre ton corsage !

Déçue, stupéfaite, elle ne bougeait pas...

– Allons, dépêche-toi et il essaya lui même de le déboutonner, tira trop fort et fit sauter un bouton.

– Pas si vite, vous allez le déchirer.

– Je t'ai donné un ordre, retire moi tous ces vêtements, retire tout, je m'y perds, cela m'exaspère.

Véronique sentait la colère l'envahir. Elle voulait résister, mais le regard qu'elle plongea dans les yeux de son mari, lui fit comprendre que c'était inutile.

Elle avait lu en lui une telle passion, doublée d'une autorité terrible.

Il fallait obéir. En tremblant d'émotion, elle commença à se dévêtir, mais elle n'allait pas assez vite au gré de Robert et il froissait son linge, le lui arrachait et l'envoyait promener à l'autre bout de la pièce. Enfin il ne resta plus que le slip qui n'en était pas un, c'était une large culotte montant jusqu'à la ceinture et qui, bordée de volants autour des jambes, descendait jusqu'à mi cuisses.

– Enlève ce chiffon, s'impatienta Robert.

Elle était choquée.

– Mais enfin, cela ne se fait pas.

– Que veux-tu dire ?

– On ne l'enlève pas.